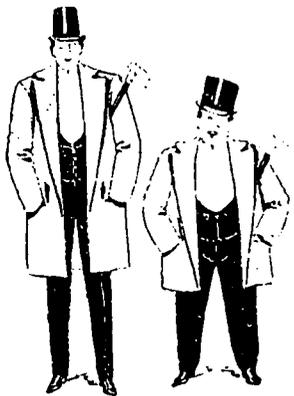
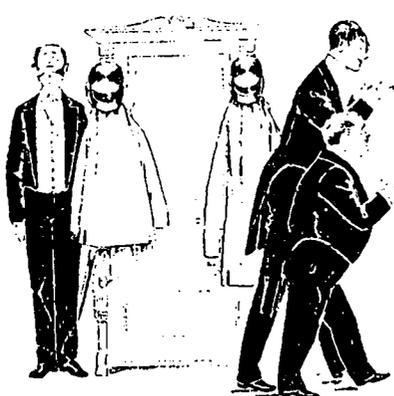


## DÉGOUTÉ DES CLUBS



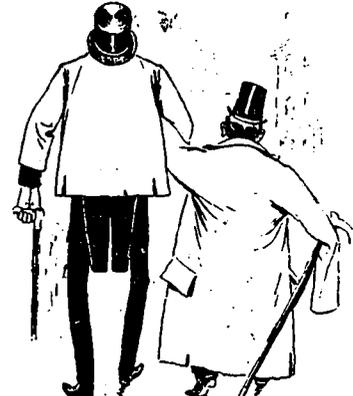
I — J'étais entré au club Saint-Jacques avec mon ami Pintochar. pas le petit, celui qui a six pieds trois pouces.



II — J'étais un peu nerveux, car ce soir-là, il y avait un ministre, deux juges et des banquiers tout plein.



III — Du plaisir à en revendre jusqu'au matin ; mais quand il fallut passer par le vestiaire, il ne restait qu'un petit paletot pour Pintochar et un grand, trop grand pour moi.



IV — Franchement, j'avais honte de passer dans les rues, jamais je n'y retournerai.

## MEDJMAH

C'était la princesse Medjmah, fille de Yamsef Pacha, ancien dey d'Alger. Elle était étrangement belle de cette beauté des femmes d'Orient, faite à la fois de majesté et de charme. Sa démarche était une harmonie. Quand elle glissait sur les dalles de marbre, traînant ses petits pieds dans ses babouches dorées, on ne pouvait évoquer l'image d'une plus captivante déesse.

C'est ainsi qu'elle apparut à René de Mireil, un soir d'été, alors qu'elle faisait sa promenade quotidienne sur la terrasse de son palais de Mustapha, à l'heure où le soleil venait de disparaître, le crépuscule si court et si vaporeux de nos jours d'Afrique donne à toutes choses l'attrait insaisissable d'un pays de fées.

Drapée dans ses longs voiles, elle ne laissait voir de son visage que ses yeux noirs immenses et profonds avivés par le kohl.

René arrivait à Alger, très jeune encore, très enthousiaste et tout à fait neuf aux impressions de rêve qui vous prennent sans qu'on y songe dans cette nature enveloppante où on se laisse vivre sans essayer de lutter contre la destinée. Il s'installait ce jour-là dans la villa voisine du palais et venait, lui aussi de monter sur sa terrasse quand il aperçut la silhouette exquise de Medjmah se profiler sur le ciel bleu.

En curieux d'abord il examina longuement la marcheuse voilée, s'étonnant de sa grâce et admirant cette élégance voilée.

Au bout d'un instant, attirée sans doute par la fixité du regard dirigé sur elle, elle s'arrêta près du bord et le vit. Aucun geste, aucun cri ne décéla la pénible surprise que lui causa l'indiscrétion de l'étranger, mais ses yeux s'agrandirent encore, brillant plus vivement dans une lueur d'inexprimable dédain. Puis, rassemblant ses voiles, se faisant plus impénétrable, elle s'engagea dans l'étroit escalier et disparut. Lui, resta longtemps immobile, perdu dans son extase. Les jours suivants, Medjmah ne se montra plus. Le jeune homme faisait de longues stations sur sa terrasse, observant le palais et ses jardins, mais jamais il ne retrouvait dans les blancs fantômes fuyant sous les bambous la vision idéale et les yeux inoubliables de Medjmah.

La princesse, pourtant, après l'avoir maudit, se prit peu à peu à penser au profane. Il lui avait semblé très beau, lui aussi, avec ses cheveux blonds et sa fine moustache si joliment relevée sur ses lèvres rouges, et, pour s'assurer qu'elle ne s'était point méprise, elle le guettait maintenant tous les soirs, cachée derrière le rideau d'un moucharabi. Sa persistance à la revoir lui avait d'abord déplu, tant elle y croyait voir d'insolence, mais la tenacité de ce désir finissait par l'emouvoir. Insensiblement elle s'habitua à l'étranger, si bien qu'un soir, pressée par ses femmes qui s'étonnaient de sa longue réclusion, elle se décida à reprendre ses promenades.

Il était là, comme chaque jour : elle passa indifférente en apparence, se défendant de tourner la tête du côté où elle le devinait. Plus voilée

encore que de coutume, elle était peut-être plus attirante, donnant à ses mouvements cette coquetterie inconsciente dont s'imprègne toute femme qui se sait admirée et qui est tout près d'aimer.

Ainsi s'établit entre eux un accord tacite. A chaque coucher du soleil, la belle mauresque apparaissait, se sachant attendue et remerciant dans son cœur le jeune homme pour la façon charmante dont il s'ingéniait à ne plus l'effaroucher. La nuit, quand tout dormait au palais, elle le voyait non loin de sa fenêtre, de l'autre côté de la haie de cactus. Au clair de lune, là-bas presque aussi lumineux que le soleil d'Europe, elle pouvait étudier son visage. La passion qui s'y réléait s'infiltrait doucement dans le cœur de Medjmah. Au cours de ces longues veilles, René contemplait la demeure de l'aimée, ne s'éloignant qu'au matin comme s'il eût voulu de loin protéger son sommeil.

Les semaines passaient. Le roman qui ne semblait qu'ébauché était devenu toute la vie des jeunes gens : lui ne songeant plus qu'à Medjmah, elle n'ayant de pensées que pour lui.

Un jour, par une de ces intuitions subites comme en ont si souvent les amoureux, René s'approcha des cactus et conta à mi-voix la folie de son âme. Il dit tout son amour, ne se doutant même pas que, l'écoutant, Medjmah pourrait le comprendre. Comme quelques mauresques de grandes familles, la princesse, tout en feignant de l'ignorer, entendait fort bien la langue du vainqueur, elle connut enfin toute l'intensité de la passion qu'elle avait inspirée. Son cœur l'aidait si bien ! Et la voix qui murmurait de si douces choses brisa sa longue résistance. Elle se montra dans le cadre grillagé, puis, tendant sa main à son ami, d'un geste elle l'autorisa à franchir la haie. Cette fois son visage était sans voile. Longtemps, ils causèrent délicieusement, laissant déborder leur tendresse et formaient mille projets pour leur bonheur futur.

Tout à coup un long cri s'éleva dans l'air tranquille. C'était le Muezzin invitant les fidèles à la prière :

— Dieu est grand, disait-il, et Mahomet est son prophète.

Medjmah sembla s'éveiller de son rêve ; brusquement l'expression radieuse de son visage fit place à celle d'un désespoir fou et avant que son ami pût l'interroger, elle avait gagné sa chambre formant sur elle les épaisses tentures.

La pauvre enfant avait, pendant quelques heures, oublié qu'elle était musulmane ; le chant

du Muezzin le lui avait rappelé ! Affaissée sur les coussins de son divan, elle essayait maintenant de se ressaisir et de se reconnaître. Ses lois lui défendaient de parler à un chrétien. Elle, l'altière et dédaigneuse princesse, avait parlé à un homme ! et cet homme était un infidèle auquel elle ne pourrait jamais appartenir ! Elle resta inerte, désespérée, dans une prostration complète, jusqu'à l'heure où sa vieille négresse pénétra dans son appartement lui apportant les fleurs dont elle aimait à s'entourer.

En la voyant, Medjmah se leva, trouvant dans sa fierté la force de cacher son angoisse, ayant du reste recouvré son calme avec la décision qu'elle venait de prendre, enlevant des mains de son esclave préférée la botte de jasmins et de roses, elle l'éparpilla autour d'elle, puis d'une voix calme :

— Encore des fleurs ma bonne Zorah, il m'en faut aujourd'hui de quoi emplir ma chambre, je veux me griser de leur parfum. Cours vite au jardin, cueille des tubéreuses et des daturas ; coupe aussi de grands rameaux d'orangers sauvages aux senteurs pénétrantes, l'odeur des roses me semble trop douce.

La négresse docile revint un instant après chargée de nouvelles gerbes : Encore, encore ! disait l'enfant et Zorah repartait. Pendant une heure elle dépouilla la campagne, cherchant les plus parfumées et les offrant joyeuse à sa chère maîtresse dont elle voulait satisfaire le caprice.

Quand les tapis et les divans eurent disparu sous la fraîche jonchée, Medjmah donna l'ordre à sa négresse de la laisser seule jusqu'au soir et de demander à tous ceux de sa famille, de respecter sa solitude, voulant, disait-elle, prier durant la journée entière afin d'obtenir une grâce du prophète.

L'esclave obéit. La jeune fille, sûre désormais de ne pas être inquiétée, courut vers la fenêtre où elle avait laissé René ; elle l'aperçut encore, loin d'elle maintenant, et lui envoya de ses deux mains jointes, son premier et dernier baiser. Se prosternant ensuite elle supplia Mahomet de lui pardonner le crime qu'elle allait expier de sa vie (car c'était un grand crime pour une musulmane de parler à un chrétien) et après s'être parée de toutes ses perles, elle s'étendit doucement résignée, sur cette couche embaumée pensant toujours à son ami.

À la nuit tombante, quand Zorah vint frapper à la porte de la princesse, aucune voix ne répondit ; Medjmah dormait au milieu des fleurs qui avaient bercé son rêve et ne devaient plus la réveiller.

MERIEU.

## UNE RESSEMBLANCE

Madame Bingo. — Que penses-tu du sermon ?  
Monsieur Bingo. — Il me rappelle la partie de "poker" à laquelle on m'a forcé à prendre part hier soir.

Madame Bingo. — Comment l'entends-tu ?  
Monsieur Bingo. — Pas de limites !

## EXPRESSIONS MÉDICALES



Bien ajiler avant de prendre.